

« Bien que notre journal ne soit pas une publication agricole, il n'en est pas moins dévoué aux intérêts de l'agriculture et de son art si hautement prisé chez tous les peuples de l'univers. Nous croyons même en entreprenant cette courte étude rentrer dans les plans du gouvernement de la province. Personne, en effet, n'ignore que l'honorable premier-ministre actuel porte une attention toute particulière au développement de l'agriculture et de toutes les industries qui s'y rattachent. Depuis bien des années, avant même qu'il fut appelé à présider aux destinées de notre population, il donnait dans le conseil d'agriculture, dont il est un des membres les plus distingués, des conseils fort utiles. N'est-ce pas lui qui, naguère encore, disait qu'avec un peu plus de savoir-faire, nous pourrions doubler et tripler le revenu agricole ?

Lors de la dernière session de la Législature, la députation s'est mise résolument à l'œuvre. Poussée par le courant progressif qui, depuis quelques cinq ans, semble entraîner le cultivateur à améliorer sa condition, elle a poussé à la roue, et adopté quelques mesures propres à encourager celui-ci. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'elle a résolu de surveiller l'instruction agricole en envoyant des conférenciers, à la demande des curés ou des notables des paroisses. Initiative encourageante, sans doute, car ce système de conférences à l'avantage, sur bien d'autres systèmes, d'instruire le peuple, d'arriver à un résultat plus sûr et plus rapide. S'il est habile, le conférencier réussira en peu de temps à faire accepter ses leçons ou théories. Le cultivateur finira toujours par comprendre que la bonne théorie ne gêne jamais la pratique. Mais nous reviendrons sur ce sujet qui mérite une attention toute spéciale. Contentons-nous pour le moment de dire en quelques lignes ce que nous avons fait pour l'agriculture depuis quelques années.

Le grand mouvement en faveur des cercles agricoles date de 1880. Il y a bien eu avant cette époque quelques essais de fondation par des amis dévoués de l'agriculture. Mais, avouons le, ces efforts ont manqué de soutien, et les neuf-dixièmes de ces cercles n'ont vu le jour que pour disparaître après quelques mois d'existence. Il leur manquait l'intérêt, ce genre de vie qui fait la prospérité de toute œuvre. À part quelques conférenciers, bien zélés pourtant, personne ne prit sous sa protection ces sociétés dont on vante tant aujourd'hui l'efficacité.

En 1880 parut une brochure sur les *cercles agricoles et leur utilité*, qui donna l'essor à l'œuvre des cercles ou clubs agricoles. Plusieurs avaient pris naissance dans les quelques mois qui précédèrent l'apparition de cette modeste brochure. Mais, depuis, nous serions curieux d'en dresser une liste complète, les cercles agricoles ont vu leur nombre s'accroître prodigieusement. Tous n'ont pas la même activité. Les uns, extrêmement florissants, ont accompli presque des merveilles. D'autres ont juste assez de vie pour ne pas être classés parmi les morts ; n'importe, ils existent encore, et il ne faudrait qu'un peu d'aide pour les remettre en vigueur.

Théoriquement parlant, tel a été le plus grand effort en faveur de l'agriculture. Il a été accompagné de plusieurs autres de date plus ancienne. Ainsi, les écoles et les sociétés d'agriculture ont marché sur un pied aussi solide que par le passé. Quant aux écoles, on ne saurait en contester l'utilité sans s'exposer à des reproches sanglants. Ce n'est pas notre intention d'entrer dans la voie des récriminations.

Nos écoles vont assez bien. Le nombre d'élèves ne diminue pas. Mais notre opinion bien fondée est que ces écoles mériteraient plus d'encouragement. Est-ce qu'on ne comprend pas encore suffisamment leur nécessité ?

Cependant, pour apprendre un art, il faut l'étudier ; et pour étudier il faut aller à l'école. Ceci est élémentaire. Pourquoi les fils de cultivateur ne fréquentent-ils pas en nombre ces institutions où la pratique marche de front avec

la théorie, où l'élève laisse la classe pour aller au champ, pour utiliser les connaissances qu'il vient d'acquérir ?

Il y a de gros vices dans notre système de cultiver, parce que l'enseignement est défectueux et insuffisant. Le cultivateur croit en savoir assez pour faire l'éducation de ceux qui lui succéderont à la charrue et à la moissonneuse. C'est là le grand mal qu'il faut détruire avant de pouvoir doubler ou tripler notre revenu.

Nous avons déjà effleuré le vaste sujet des conférences agricoles, en disant qu'elles ont l'avantage sur bien d'autres systèmes d'instruire le peuple, d'arriver à un résultat plus sûr et plus rapide. L'agriculteur se sentant chez lui, il reçoit, le conférencier plutôt comme ami que comme un étranger. Le conférencier, de son côté, nous entendons le conférencier habile et digne du nom, s'adressant à un auditoire de cultivateurs, évite de prendre des airs de maître à serviteur ; il leur demandera plutôt la permission de s'asseoir à côté d'eux, et ils lieront conversation ensemble. Pour se faire accepter des cultivateurs, il faut éviter le cérémonial, et causer familièrement avec eux, sans recherche de mots techniques. Enfin, c'est le genre causerie qui convient le mieux. L'expérience personnelle que nous avons acquise nous permet de déclarer que le conférencier qui ne se fait pas accepter d'emblée par ses auditeurs, ou contre lequel existent certains préjugés, est-il plus d'éloquence que Cicéron ou Berryer, ne rencontrera pas de sympathies, et ses théories ne seront pas acceptées.

Le *Courrier du Canada* publiait récemment un compte-rendu assez détaillé des réunions de cercles agricoles dans le comté de Beauce. M. J. C. Chapais, un des habiles rédacteurs du *Journal d'Agriculture*, nous fait connaître qu'ayant été chargé par le département de l'agriculture de donner des conférences dans les paroisses qui lui en feraient la demande, il s'est rendu à Saint-Sébastien d'Aylmer, puis à Saint-Samuel de Gayhurst, à Saint-Vital de Lambton, à Saint-Evariste de Forsyth, à Saint-Ephrem de Tring, à Saint-Victor de Tring, à Saint-Joseph. Un peu plus tard, il se rendit à l'Islet, à Saint-Evrène, à Saint-Cyrille et au Cap Saint-Ignace, dans le même but.

Nous voyons, par le rapport de M. Chapais, que ces conférences touchaient des sujets pratiques. Connaissant l'habileté de notre ami comme conférencier, et sa science profonde comme agronome, nous sommes certain qu'il a dû produire un excellent effet sur ces populations si avides de s'instruire. Le comté de Beauce est un des plus prospères. Deux cercles agricoles y vivent en pleine prospérité à Sainte-Marie et à Saint-Sébastien d'Aylmer. Le grand mouvement agricole, issu de ces deux centres assez importants, s'est répandu dans toutes les directions du comté, laissant partout des traces bienfaisantes.

Il est évident que le concours du clergé est indispensable à la formation des cercles agricoles. De même que la colonisation n'a pu avoir d'efficacité réelle sans que le clergé en ait pris la direction, ainsi le niveau agricole ne pourra jamais être relevé sans la direction intelligente et paternelle du prêtre. Mais, c'est peut-être la crainte de l'insuccès qui détourne notre clergé de prendre l'initiative de semblables fondations. Il n'y aurait pourtant qu'à y mettre de la bonne volonté, du dévouement et un grain de patriotisme. Et qui connaît mieux que notre clergé ces trois qualités, et qui a jamais su mieux leur faire produire des fruits !

Nous avons insisté sur ce mode d'instruire le peuple, parce qu'il nous paraît un des plus propres à lui inculquer de saines